

## Peut-être par amour de l'ombre

Diane Pavlovic

---

Number 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28688ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Pavlovic, D. (1986). Peut-être par amour de l'ombre. *Jeu*, (40), 18–19.

«Continuer le monde dans ma tête et en marquer le passage.» Diane Pavlovic.



## peut-être par amour de l'ombre

Je n'ai pas une longue expérience de la critique et pourtant, mon besoin d'analyser, de comprendre, de voir clair n'a pas été inventé pour l'occasion; il date de trop loin pour ne pas m'être lié intimement. Parler des autres est une bien drôle de fonction, je l'admets. Chaque fois que je réfléchis à l'exercice après avoir terminé un article, c'est inévitable, je le trouve vain et inutile. Mais je continue.

Sans doute est-ce simplement parce que j'ai chaque fois envie de recommencer. Les artistes savent-ils pourquoi ils font leur métier? Pour eux-mêmes d'abord; je suppose qu'il leur est une raison de vivre. Ma façon à moi d'exister, de le déclarer et (donc) de créer, c'est de continuer à rêver ce qui se passe autour de moi, de continuer à écouter ce que les gens, les livres ou les images ont à me dire, de continuer le monde dans ma tête et d'en marquer le passage. J'aime penser, et je pense mieux en écrivant. Dès qu'une chose m'y incite, c'est cette impulsion que j'ai avant tout envie d'exprimer: écrire que j'ai été touchée, remuée, intéressée.

À qui? Peut-être à ceux qui ont déclenché ce désir d'écriture. Au théâtre, ce sont les praticiens à qui je tiens à dire mon respect. Ma situation à *Jeu* me permet de choisir. Au-delà du fait de me prononcer sur ce dont la revue devrait parler, j'opère, pour moi-même, un tri. J'ai appris peu à peu, je continue d'apprendre à connaître mes goûts et à me les expliquer. J'ai ici le temps et l'espace qu'il faut pour y réfléchir. Je n'ai pas le réflexe journalistique: j'écris lentement, je recommence souvent. Et si je suis généralement curieuse de ce qui se fait d'intéressant, je parle le moins possible de ce qui m'importe peu. Je ne peux me permettre de perdre du temps pour des choses qui m'indiffèrent. Il ne s'agit ni de malhonnêteté, ni de peur de blesser: si j'écris sur quelqu'un, c'est que je trouve qu'il en vaut la peine, et mes questions sur sa démarche n'auront rien d'une attaque personnelle. Certains glissements de style ou de propos me semblent parfois assez révélateurs

pour que j'essaie d'en rendre compte. À qui?...

Lorsque j'écris un article, je veux, en décryptant mon objet, en le décrivant, me le rendre familier, arriver à faire partager à des lecteurs le plaisir qu'il m'a procuré et, en cherchant à cerner ce qui s'en dégage, faire que ma réflexion en entraîne d'autres, qu'elle nourrisse d'autres pensées que la mienne. Je ne prétends rien faire avancer seule, mais peut-être ma subjectivité, jointe aux autres, pourra-t-elle éviter à certains préjugés artistiques et à certaines facilités de rester en place. C'est là que je situe mon utilité. Et c'est la seule façon pour moi d'aimer un art: dénoncer ce que j'y trouve intolérable (complaisance, manque d'intégrité), et célébrer le mieux possible ce qui m'y comble. Une société se doit d'être interrogée. Sans penseurs, sans commentateurs assidus, rien n'évolue: tout stagne. Il en va ainsi de sa culture. Ma génération n'a pas la conscience sociale de celle qui l'a précédée; je me suis longtemps débattue avec cet état de fait que je considérais comme une tare profonde. Jusqu'à ce que j'accepte de recevoir l'objet théâtral avec ce que j'étais: dire le plus sincèrement possible ce que j'y voyais était sûrement, tout compte fait, la meilleure façon d'en parler, et ma vision des choses, aussi parcellaire et insatisfaisante soit-elle, ne pouvait pas ne pas avoir sa place.

J'ai toujours été fascinée par l'oeil, le regard, la perception du monde qui y passe. Et par le silence: écouter ce qui s'y dit. J'aime bien l'idée de me définir par eux. J'ai fini par admettre récemment que j'étais une littéraire. Une «intellectuelle». L'incompréhension des praticiens à cet égard me désole: je suis aussi près de mon écriture qu'ils le sont de leur corps, et l'exercice auquel je me prête ne m'est pas plus sécurisant que les leurs ne le sont pour eux. Mes textes ne sont pas pour autant lyriques ni, je crois, narcissiques: tournés vers leur objet, aussi «neutres» que possible, ils sont sans doute, par cette pseudo-distance que je m'impose, révélateurs d'une certaine pudeur. J'ai

horreur de faire du style, de prendre de la place. Je préfère la solitude de mon appartement aux foules des halls de théâtres. Il y a les moments euphoriques où l'on se laisse aveugler par l'éclat du soleil, et les moments subséquents où l'on se retire pour savourer tranquillement les feux qu'on a laissés s'allumer devant ses yeux et pour imprimer dans sa mémoire les lueurs que l'on a entrevues. J'ai besoin, comme tout le monde, des premiers. Mais je crois que ce sont les seconds que je préfère.

**diane pavlovic\***



«Je fais de la critique «pour» (et non pas malgré) tous les risques que cela comporte.» Claude Poissant. Photo: Mirko Buzolitch.

## l'effort et le défi

Oui. Il est très délicat pour un praticien de faire de la critique. Quand j'écris dans *Jeu*, je doute toujours de ma compétence. J'essaie d'écrire le plus justement les mots qui correspondent à ma pensée. Mais les mots d'un auteur sont souvent des pièges pour un théoricien. Je suis donc un auteur qui fait de la critique. Pas le contraire.

D'abord, je crains d'être ambigu ou confus. J'ai peur que mon analyse soit primaire ou insuffisante. Je me méfie de mon point de vue comme si j'étais inquiet qu'il soit trop directement relié au théâtre que je fais et (j'allais dire «donc») que j'aime. Les grilles sont des obstacles. Somme toute, je me bats à tout instant contre la subjectivité. Alors, pourquoi je fais de la critique?

Intellectualiser ma pratique souvent intuitive, cerner les autres pratiques dans un ensemble théâtral, voilà pour moi un travail énorme. Mais essentiel. Il me rassure. Et plus encore. Ce travail est une sorte d'oeil philosophique sur le monde, il me permet de vivre mieux (j'entends ici santé mentale et non pas compte en banque). Alors, je fais de temps en temps de la critique «pour» (et non pas malgré) tous les risques que cela comporte. La critique est une pratique. Elle comprend des dangers. Le danger permet le mouvement. C'est ce qui anime la création. Il y a des risques dans mon écriture et dans mes mises en scène, c'est ce qui me fait poursuivre et, j'ose le croire, avancer. Cependant, à l'inverse, j'ai pris peu de risques en tant que comédien, j'ai longtemps «stagné» et c'est ce qui me fait encore souvent courir après ma confiance.

Étant donné que je ne suis jamais complètement satisfait des spectacles que je crée, je suis toujours partiellement mécontent des critiques que je rédige. Pourtant, tout pourrait être si simple. Dans la vie de tous les jours, avec les gens du milieu, je critique. Eux aussi, ils questionnent. Ainsi nous construisons (sans trop nous en douter) des dialogues analytiques et critiques qui nous permettent par la suite de mieux

\* Née en novembre 1961, Diane Pavlovic détient un baccalauréat en études françaises de l'Université de Montréal et y rédige actuellement son mémoire de maîtrise. Tour à tour animatrice culturelle, auxiliaire dans divers projets de recherche, rédactrice pour le Centre d'essai des auteurs dramatiques (bulletin et répertoire) et critique aux *Maldisances*, elle a fait du théâtre universitaire, a été membre pendant deux ans du collectif de *Prétexte* (revue littéraire étudiante) et a collaboré à diverses publications québécoises et étrangères, sur le théâtre, la littérature et le cinéma. Chargée de cours à l'Université de Montréal, elle y est l'assistante-directrice du Centre d'études québécoises depuis janvier 1984. Sa première collaboration à *Jeu* remonte au numéro 23 (1982). Elle fait partie de la rédaction depuis l'automne 1983. N.d.l.r.